

■ Le collectif des “Linguistes atterré(e)s” vient de publier chez Gallimard un petit “Tract” intitulé “Le français va très bien, merci”. Très engagé, il suscite un vigoureux débat.

Assiste-t-on au déclin de la langue française ?

“Le numérique est devenu un lieu passionnant de foisonnement linguistique qui témoigne de la vitalité actuelle de la langue française”

Entretien Bosco d’Otreppe

Le romaniste, auteur et comédien Jérôme Piron a cosigné le Tract *Le français va très bien, merci*⁽¹⁾.

Si vous deviez citer un lieu dans lequel vous observez la vitalité du français, lequel serait-ce ?

J’évoquerais les usages numériques, où un nouveau registre de la langue qui se situe entre l’oral et l’écrit voit le jour. On y rédige en effet des textes, mais qui sont très spontanés, presque oraux, écrits dans l’urgence. Cela impose de nouvelles normes, la ponctuation y prend un sens nouveau et, avec les émoticônes et les “gif”, on mêle aux phrases de l’image, ce qui est inédit. Le numérique est devenu un lieu passionnant de foisonnement linguistique qui n’est pas dénué de nuances et qui témoigne de la vitalité actuelle de la langue française.

“Les jeunes n’écrivent pas de plus en plus mal”, soulignez-vous. Ce n’est pas ce qui saute spontanément aux yeux...

Il y a plusieurs réponses à ça. La première est qu’il ne faut pas confondre les registres de la langue. Comme en témoignent plusieurs études, ce n’est pas parce que quelqu’un rédige mal des SMS qu’il écrit avec des fautes en toutes situations. Ensuite, il est important de rappeler qu’il n’y a jamais eu d’âge d’or de l’orthographe. Ce qui donne aujourd’hui l’illusion d’une dégradation de la maîtrise de la langue, c’est qu’on garde la trace de tous les écrits, et non uniquement de ceux passés par le filtre d’éditeurs, de correcteurs ou d’imprimeurs comme c’était souvent le cas par le passé. Si vous les lisez, vous observe-

rez par exemple que les lettres des Poilus sont catastrophiques d’un point de vue de l’orthographe. N’oublions pas non plus que l’école s’est démocratisée, et que le taux d’analphabétisme était beaucoup plus élevé il y a quelques générations.

“La faute d’aujourd’hui sera la norme de demain”, écrivez-vous. Vous notez également que les dictionnaires et les grammaires ne peuvent être considérés comme des tables de la loi immuables. Que cela veut-il dire ? Que tout est juste ? Qu’il n’y a pas de normes à respecter ?

Non. Ne tombons pas dans de faux dilemmes qui laisseraient entendre que vous êtes soit intraitable sur les règles, soit relativiste. En tout, nous devons faire la part des choses, et certaines évolutions peuvent être bénéfiques, au contraire d’autres. Tous les linguistes s’accordent par exemple sur le fait que l’orthographe doit évoluer. On ne peut avoir une langue vivante qui change, et une orthographe morte qui ne correspond plus à l’usage général.

Il faut par contre refuser les fautes qui entravent la communication, ou les usages qui portent atteinte aux nuances de la langue. Sans oublier que l’orthographe elle-même a intégré certaines fautes. Mettre un “x” aux “hiboux”, tel que nous le prescrit le dictionnaire, est une faute. Au regard de l’étymologie, un “s” serait bien plus logique. Nous donnons de nombreux exemples semblables dans notre ouvrage. Dans notre spectacle *La convivialité ou la faute de l’orthographe*, nous argumentons également avec Arnaud Hoedt pour simplifier l’accord du participe passé. Là non plus, l’objectif n’est pas de supprimer les nuances de la langue, mais

de s’interroger sur les règles parfois peu logiques, de refaire de la véritable analyse, de comprendre le sens de nos phrases et de réenchanter la grammaire.

Vous appelez également à relativiser notre peur des anglicismes.

Il y a deux aspects à ce problème. Si vous le prenez sous un angle géopolitique ou économique, il est légitime d’interroger la domination de l’anglais et le soft power anglo-saxon qui opère par ce biais. Pour autant, d’un point de vue linguistique, on ne peut pas dire que le français soit envahi par l’anglais. Un anglicisme est un emprunt, c’est-à-dire un mot qu’on va chercher dans une autre langue pour enrichir la nôtre, pour lui apporter une nouvelle nuance de sens. Toutes les langues ont toujours évolué de la sorte. C’est aussi parce qu’ils apportent un tel surcroît de nuances, qu’ils arrivent en tant que synonymes, que les emprunts ne supplantent pas les mots existants.

Notons enfin que ces emprunts ne sont pas éternels. Nombreux sont en effet les anglicismes à avoir été détrônés. Aujourd’hui, pour dire que c’est “cool”, les jeunes disent que c’est “frais”, ou que c’est “stylé”. Accueillir un mot est en réalité signe de vitalité, et le contact entre les langues ressemble davantage à un jeu à somme positive qu’à une guerre: ce que gagne une langue, l’autre ne le perd pas.

→ “*Le français va très bien, merci*”, Gallimard, Collection Tracts, 2023

→ À la demande de l’auteur, cet entretien a été retranscrit selon les règles des rectifications de l’orthographe de 1990.

“Si vous les lisez, vous observerez par exemple que les lettres des Poilus sont catastrophiques d’un point de vue de l’orthographe.”

Jérôme Piron